

# DE LA DÉCROISSANCE A LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE

Par Hervé René Martin

«La civilisation, au vrai sens du terme, ne consiste pas à multiplier les besoins mais à les limiter volontairement.» Gandhi

## TORDRE LE COU AUX IDÉES REÇUES.

Changement climatique, érosion des sols, extinction de la biodiversité, épuisement des réserves halieutiques, pollutions, dégradation des paysages... tous les signaux sont au rouge et chacun de nous a bien conscience de l'urgence à réagir. Oui mais voilà, pas un jour où les médias ne nous assènent le seul credo politique qui vaille : sans croissance économique pas de résorption du chômage ni d'augmentation du pouvoir d'achat.

Commençons par tordre le coup aux idées reçues. La croissance ne règlera jamais le problème du chômage. Bien au contraire, toutes les mesures montrent que ces deux indicateurs évoluent de concert.<sup>1</sup> Pour comprendre à quel point chômage et croissance sont consubstantiels, il nous faut remonter au début de la révolution industrielle, quand les gouvernements anglais puis français firent le choix de mettre à la disposition des premières fabriques une main-d'œuvre bon marché en privatisant les champs communaux où les villageois pratiquaient leurs cultures vivrières. Privés de leurs ressources ceux-ci n'eurent d'autre choix que d'émigrer massivement vers les villes pour s'embaucher à l'usine. Et comme ils se trouvaient en surnombre ils furent contraints d'accepter les conditions imposées par les patrons. De cet exode rural sciemment provoqué par l'Etat, naquit le chômage en même temps que le développement industriel, source de croissance économique. Une telle stratégie de limitation des salaires par la mise en concurrence de populations chassées de leurs terres se poursuit aujourd'hui. Nos campagnes ayant depuis belle lurette épuisé leurs réserves, on s'attaque désormais à celles d'Asie, d'Amérique latine, d'Europe de l'est... Cela s'appelle la mondialisation.

Quant au pouvoir d'achat, toute l'orientation que j'ai donné à ma vie depuis quelques années dit assez le peu de cas que j'en fais. Car c'est par là que l'on cherche à nous tenir, en nous entraînant dans une dialectique mutilante qui nous contraint à

---

<sup>1</sup> Pour exemple, en France, entre 1980 et 2004, la richesse nationale a augmenté de 56 % et le chômage de 58%.

réclamer sans cesse le juste prix de notre travail aux fins d'acquérir en échange un certain nombre de biens et de services. Nous remarquerons au passage que ledit pouvoir d'achat augmente tout autant du fait de la hausse de nos salaires que de la diminution du prix des objets convoités, donc du salaire de ceux qui les fabriquent, en Chine ou ailleurs. C'est toujours un jeu de dupes. Et tant qu'à jouer, je connais un divertissement beaucoup plus amusant : celui qui consiste à trouver la sortie du labyrinthe dans lequel nous ont enfermés les forces unies de l'Etat et de la main invisible du Marché.

#### TOUT COMMENCE PAR UNE PRISE DE CONSCIENCE.

« Celui qui croit qu'une croissance infinie est possible dans un monde fini est soit un fou, soit un économiste. » ( Kenneth Boulding). Au début des années « 70 », en Europe, un rapport intitulé « Halte à la croissance », alertait les institutions sur les limites du modèle consumériste occidental. Un peu plus tôt dans le siècle, armé de son seul rouet, Gandhi avait reconduit les Anglais hors des frontières de l'Inde. Comprenant que la puissance du colonisateur reposait sur le commerce et la production industrielle, il avait organisé la résistance en appelant au boycott des textiles britanniques. Gandhi ne limitait pas sa critique de la société marchande à son impact sur l'écosphère mais prenait soin de l'étendre à la perte d'autonomie qu'elle induit pour les individus, les communautés et les peuples. Celui qui se bat pour son pouvoir d'achat ne fait qu'accroître son aliénation au système qui lui délivre ses prébendes. Plus il gagne (toujours au détriment d'un autre), plus il est dépendant. Quand j'ai compris, il y a une vingtaine d'années, que la consommation de biens et de services ne relevant pas de la stricte nécessité ne m'apportait qu'un bonheur très relatif, générant en retour tout un lot de contraintes elles bien réelles, j'ai cherché le moyen d'en sortir. Un quart de mon revenu se trouvait affecté à des crédits à la consommation : voiture, équipements divers. Un autre quart à des dépenses de loisirs ne me permettant que très fugitivement d'oublier à quel point ma vie manquait cruellement de sens. En fait, la majeure partie de mes dépenses n'avait d'autre but que de manifester mon importance aux yeux de mon entourage, lequel s'activait de même en retour. Energie dépensée en pure perte puisque tout le monde ou presque jouant la même partie, personne n'est vraiment dupe. Ramener le sentiment de son importance sociale au prix de sa voiture est le plus sûr moyen de « perdre sa vie à la gagner ».

Une fois le doigt mis dans l'engrenage, tout s'enchaîne au prix d'un peu de volonté et d'imagination. En quelques mois je liquidai mes crédits. Ce fut un réel soulagement : plus obligé de faire la parade, de courir après le dernier modèle de ceci ou de cela. En diminuant mes besoins je gagnai du temps libre que j'occupai à regagner de l'autonomie : faire la cuisine plutôt que d'acheter des plats tout prêts, aller chercher les enfants à l'école à pied plutôt qu'en voiture, jouer avec eux au lieu de regarder la télévision... ; c'est un cercle vertueux : en plus du bonheur reçu, chacune de ces activités représentant une économie monétaire, le temps de travail nécessaire s'en trouve diminué d'autant. J'en profitai également pour m'approprier des disciplines, telles que l'économie, au nom desquelles ce jeu de dupes nous est présenté comme inéluctable. « Il n'y a pas d'alternative ! » martelait Margaret Thatcher dans les années « 80 » au nom de la science économique. Quel éblouissement ce fut, quand, allant y voir par mes propres moyens, je n'y découvris qu'un théâtre d'ombre visant à légitimer les pires horreurs qui soient. Je n'ai pas la place de développer ici mais je m'emploie dans mes ouvrages à démontrer ce que j'avance. La société marchande est un système totalitaire plein de trous. C'est dans ces friches, n'en déplaise à la Dame de fer, que naissent les alternatives à l'abri de la concurrence sauvage du Marché. « Demain, quand l'Occident se trouvera le dos au mur, incapable de faire un pas de plus, alors les railleurs se souviendront que nous avons produit tout un tas d'expériences susceptibles de les sauver de la famine. » (Pierre Rabhi<sup>2</sup>) Oh oui, par bonheur les alternatives ne manquent pas. Il ne tient qu'à nous de nous en saisir.

## NOUS RÉCONCILIER AVEC LA TERRE

Quand on a compris à quel point le système politico-économique dans lequel nous vivons est mortifère (pour la Nature, l'Homme et l'Esprit), alors une porte s'ouvre, non plus sur des changements de surface, mais sur un véritable retournement de la pensée. Pour ma part j'eus l'impression d'être un aveugle recouvrant la vue.

Depuis quelques années l'idée de « décroissance » gagne du terrain à la marge des grands courants médiatiques. Son objectif est de dénoncer l'imposture de la « croissance » ; elle s'inscrit à ce titre dans le champ du politique. La simplicité volontaire en est la mise en actes. De Saint-François d'Assise à Gandhi elle fut au cœur de la pensée de ceux qui jamais ne se résignèrent devant l'iniquité du monde. En tant

---

<sup>2</sup> Lors d'un entretien, dans « La Fabrique du diable », Hervé René Martin, Climats/Flammarion, 2003.

que mouvement de société elle naît dans la seconde moitié du XXe siècle en Amérique du Nord (les plus touchés par l'absurdité du mode de vie moderne sont naturellement les premiers à réagir). Elle est aussi simple que son nom l'indique et peut se montrer aussi déterminée que la non-violence dont elle s'inspire. Elle accomplit avec douceur ce que les armes ne parviennent jamais à réaliser : plutôt que de tuer son adversaire, lui montrer qu'il est dans l'erreur. Utilisant le mot : adversaire (et non celui d'ennemi), j'ai en tête la pensée bouddhiste qui veut que nous sommes à nous-mêmes notre plus grand adversaire.

Entreprendre une démarche de simplicité volontaire c'est d'abord se réconcilier avec soi, puis avec son environnement immédiat, puis de proche en proche avec l'humanité et la planète.

Quand j'en eus fini avec les crédits et les dépenses sans intérêt, je quittai mon emploi doré pour me consacrer à l'écriture. Il me fallut une dizaine d'années pour en tirer une frugale subsistance que je complétais par des boulots d'appoints. Eliminer ce qui m'apparaissait jusque là indispensable devint un jeu. Quand ma télévision tomba en panne je décidai d'attendre quelques jours avant de la remplacer. Au bout de deux semaines j'eus l'impression de ne l'avoir jamais regardée. Puis je passai à l'étape suivante : m'installer à la campagne pour y cultiver mon potager. Bien que n'ayant jamais travaillé de mes mains, je construisis en un peu moins de deux ans, avec l'aide d'un charpentier écologiste, une maison en terre et en paille. J'étais tellement pris par la passion de mon ouvrage que mes dépenses se réduisirent encore. Hors le budget construction (de 60 000 € pour une maison de 85 m<sup>2</sup> habitables), mon budget mensuel s'établit à 600 € tout le temps que dura le chantier. J'ai calculé que si j'avais confié les travaux à une entreprise, le seul remboursement du crédit aurait absorbé la totalité de mon budget pendant vingt ans.

Mon plus grand plaisir est désormais de pourvoir à la satisfaction de mes besoins en recourant le moins possible à l'activité marchande. Ce que je ne peux faire moi-même, je l'échange à l'intérieur d'un SEL (Système d'Échange Local) ou de manière informelle. Membre d'un verger collectif je produis mon jus de pommes. Le dimanche matin, quand je descends au marché, plutôt que de prendre la voiture, je m'y rends à pied par un très joli sentier de randonnée (deux heures aller-retour), ce qui favorise les rencontres tout en économisant sur la cotisation de la salle de remise en forme. En nous désaliénant du système industriel nous réapprenons à vivre ensemble.

J'ai fait le choix de la campagne mais la simplicité volontaire peut tout aussi bien se vivre en ville. Pour exemple, les AMAP (Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne) qui garantissent au consommateur des aliments sains produits localement et au paysan la juste rémunération de son travail, concernent plus les citadins que les ruraux. La démarche est souvent individuelle au départ avant de se poursuivre à un niveau plus collectif. Ainsi les réseaux locaux de plus en plus nombreux ou encore les éco-hameaux où chacun vit chez soi dans un climat d'entraide avec ses voisins. A un niveau politique, une centaine de villes dans le monde ont mis en place une stratégie à court terme de sortie du pétrole. Et cela ne fait que commencer. Nous ne l'arrêterons pas plus que les Anglais ne sont parvenus à stopper l'avance d'un petit homme frêle qui tissait lui-même ses vêtements. C'est une force en mouvement qui ira jusqu'à son accomplissement.

La simplicité volontaire ça commence aujourd'hui. C'est simple, progressif, à la portée de tous. Le plus difficile n'est pas sa mise en actes mais le changement d'imaginaire qu'elle implique : « Si la croissance économique s'élève de cinq à dix pour cent, le bonheur va-t-il doubler ? Quel mal y a-t-il dans un taux de croissance de zéro pour cent ? N'est-ce pas un type d'économie plutôt stable ? Pourrait-il y avoir quelque chose de mieux que de vivre sans souci ? » (Masanobu Fukuoka).<sup>3</sup>

Ses grands axes sont :

- Ne pas gaspiller.
- Fabriquer soi-même plutôt qu'acheter.
- Privilégier le local au lointain : une poire argentine dans un magasin bio français est un non-sens.
- Manger de saison en limitant la part de nourriture carnée.
- Partager, entretenir, réparer.
- Supprimer l'inutile.
- Préférer la lenteur à la vitesse et les relations humaines à la consommation industrielle.
- Rendre à la nature ce que nous lui prenons. Faire « avec » elle, plutôt que « contre ».
- Eviter les déchets non recyclables.
- Privilégier les énergies renouvelables.

---

<sup>3</sup> « La Révolution d'un seul brin de paille », Guy Trédaniel éditeur.